

LE BILAN

Que reste-t-il concrètement d'un projet d'écriture, lorsqu'il est terminé ? J'entends, quelles acquisitions à porter au crédit des apprentissages ? Difficile à cerner, et l'étranger (auteur, illustrateur, chanteur, comédien...) qui est venu aider n'est pas le mieux placé pour se prononcer sur cette épineuse question. Bien sûr, il est toujours aisé de s'exclamer, quand tout est terminé, un verre de jus d'orange à la main, que c'était épatant, vraiment, qu'on a passé de très bons moments, et que les enfants sont mêêrveilleux !

Les bilans, à moins que de gros désaccords, en cours de travail, n'aient nécessité de sévères mises au point, sont le plus souvent modestes et convenus. Enseignants et auteurs y font état de leur satisfaction, illustrée par quelques exemples saillants, sans chercher à fouiller les détails, bien contents de voir le bout d'un marathon, dont ils sortent à peine, les joues encore vermeilles et le souffle court. Demain sera un autre jour. On verra bien.

En réalité, ces bilans ne peuvent être autre chose que des

états des lieux. Certains y expriment leur intention sincère de rempiler à la première occasion, voire même de continuer dès l'année suivante par leurs propres moyens, quand d'autres suggèrent à mots couverts qu'on ne les y prendra plus, annonçant leur intention de rapide retour à la normale.

Je n'ai jamais aimé les bilans, leurs tours de table dirigés par l'inspecteur ou son conseiller pédagogique, leurs pots de l'amitié, aux allures de *ce n'est qu'un au revoir mes frères*. Il s'en dégage un véritable bien être pourtant, une convivialité professionnelle, nourrie par un travail commun solide, réel. De l'échange humain, où chacun se présente, riche d'une expérience qu'il ne se croyait pas, six mois auparavant, capable de mener à son terme. Quelque chose de l'ébahissement du randonneur, qui vient de ranger son sac à dos dans son coffre de voiture, les pieds encore endoloris par ses chaussures de marche, et qui considère, de loin, les versants de la montagne qu'il vient d'arpenter, une mimique aux lèvres, en guise de salut discret à son exploit. Chapeau, tout de même !

Pourtant, je n'ai jamais aimé les bilans. À cause des questions sur l'accroissement des connaissances des enfants, leurs savoir-faire ou leurs performances, que l'on y évite prudemment, certains que l'on est de ne pas savoir y répondre.

En effet, quelle valeur attribuer au tour de force de cet élève qui ne parlait jamais, convaincu d'être un cancre à jamais,

qui s'est soudain identifié à un personnage, au point de lui inventer un langage, d'exprimer avec subtilité la finesse de sa vie intérieure et de ses sentiments, et de s'investir dans le récit, comme s'il s'inventait une autre existence ?

Quelles conclusions tirer de l'esprit de responsabilité qui, semaine après semaine, s'est installé dans la classe, malgré d'inévitables fléchissements, grâce à une histoire qui devenait le bien commun de trente enfants.

Devant la petite conquête d'un mot juste, comment mesurer le poids d'un sourire de victoire ?

Comment quantifier l'émulation, quand les enfants trépignent d'impatience de lire à haute voix, pour être écoutés, entendus, valorisés personnellement, aimés pour ainsi dire, le temps d'un compliment ?...

Comment ces miettes, qui attestent qu'un immense festin s'est bien tenu dans telle classe, emmorphosée pendant des mois en grande salle à déguster le langage, trouvent-elles leur place dans le programme de l'année scolaire et répondent-elles concrètement aux instructions officielles ? J'ai bien dit *concrètement*, c'est-à-dire loin des pirouettes et des tours de passe sémantiques des toujours diserts Diafoirus de la pédagogie. Et à terme, comment certifier que la puissance de ces nouveaux acquis encore chancelants contribuera efficacement à la poursuite du cursus d'un élève affermi sur ses

bases, confiant devant les futurs défis de son apprentissage humain ?

Une telle perspective donne le vertige. Chacun des participants au bilan l'entend bruire en lui. Elle tient du pari, et personne n'ose le formuler, certain que personne, sérieusement, n'osera le relever.

J'ai pu observer que les bienfaits générés par l'écriture collective d'un récit étaient de deux sortes : l'une, touche à l'épanouissement de l'individu, l'autre, à l'amélioration de son habileté linguistique.

La socialisation, l'intégration au sein d'un groupe, sont des alliés indispensables des enseignements dispensés à l'école, et la mise en œuvre d'un projet offre à chacun, proportionnellement à ses résistances, des occasions de se fabriquer de nouveaux outils de travail.

De la même manière, l'objectif premier de l'écriture – une meilleure maîtrise de la langue – s'il est atteint (partiellement, par la force des choses, et, en vertu de l'obstinée évidence de l'inégalité des chances, tout aussi différemment selon chaque élève), ne peut faire preuve de son efficacité, que le stylo en main, face à de nouveaux exercices, qui serviront à contrôler la réalité et l'ampleur des acquisitions, en vue de leur consolidation.

C'est dans cette continuité que le bât blesse et les

lendemains de bilans sont parfois aussi comateux que les lendemains de fiesta, quand on découvre (vérité que l'on connaît mais qu'on aimerait voir s'estomper, sinon disparaître, même par l'opération du saint esprit dans une école laïque) que toutes les carottes n'ont pas cuit pareillement dans la marmite. Les durs à cuire, chacun le sait, sont depuis toujours le cauchemar des enseignants !

Pourtant, l'amélioration des performances linguistiques est tout aussi patente que l'évidence de la meilleure cohésion de la classe. Elle se manifeste par des traits caractéristiques qui touchent à l'organisation du travail d'écriture et à son acceptation, tels : le nécessaire tâtonnement, le temps passé (les enfants veulent toujours aller vite), la prise de conscience de l'inévitable étape du brouillon maintes fois repris et dont on conserve toutes les versions jusqu'à l'élaboration finale du texte (on écrit un texte plus lentement qu'on ne le lit, étonnante révélation, dont on ne prend vraiment conscience qu'après avoir passé deux heures à mettre au point une dizaine de lignes !), la recherche méthodique du vocabulaire, l'usage permanent d'outils tels que les dictionnaires, le recours aux notes et autres pense-bête, l'étude, par des leçons systématiques, des difficultés (grammaire ou conjugaison) rencontrées et résolues intuitivement au cours de l'écriture...

Autant de fondamentaux, vécus *in situ*, dans un cadre qui offre aux élèves de véritables travaux pratiques de langue.

La séance d'écriture, quand on s'attelle à un texte de longue haleine, est un arsenal à l'intérieur duquel s'élabore, jour après jour, une batterie d'exercices et de comportements, qui, à terme, laisse incontestablement des traces. Mais métamorphoser ces traces en chemin, parfaire le geste, affermir les balbutiements, soutenir inlassablement les essais pour qu'ils deviennent habitudes, réflexes ?... « Voilà le hic ! » comme disait Hamlet.

Dans tout apprentissage, l'opiniâtreté, la remise sur le métier, l'évaluation, la correction, sont des garants de la pérennisation. Cette mise en œuvre est le fait du maître. Seulement, l'année suivante, poursuivra-t-il dans cette voie pour exploiter le gisement ? S'il accompagne ses élèves, oui, certainement. Mais en l'absence de suivi, le relais se passera-t-il ? Et comment ?

Continuité, calamité terrible de l'enseignement ! Une chienlit !

On me rétorquera qu'aucun prof n'a en charge la globalité de l'éducation d'un enfant et que celle-ci se développe au fil du temps par stratification, voyant les périodes fastes alterner avec la disette, les printemps pourris succéder aux hivers rigoureux, et la ribambelle des vaches grasses succéder à celle des

vaches maigres... Tout de même, on a beau se persuader de n'être qu'un parmi la multitude, une sorte de Société À Responsabilité Limitée individuelle, nul n'est à l'abri de sa propre réflexion, certains jours de mélancolie, lorsqu'il cherche à évaluer les remous provoqués par sa vaguelette à la surface du grand océan.

L'auteur, quand il s'en va, ne sait jamais rien des conséquences de son passage. Pour ma part, ayant eu la chance d'exercer longtemps dans la même région, j'ai été plutôt bien loti. Je revoyais fréquemment des instits ou des profs à qui j'étais allé donner des coups de main. Ils me rapportaient des échos.

— Tu sais pas, je me suis lancé. Ça marche ! On écrit un roman policier. Si tu veux, je te l'enverrai quand on aura fini.

Et cet autre, un jour :

— Ça tombe bien que je te voie. Faut que je te raconte !

Et il m'explique qu'il s'est embarqué dans un maousse projet : roman historique, avec compilation d'archives communales et tout le tremblement, pour écrire l'histoire d'un gamin du village, au 19^e siècle, qui arrête l'école à douze ans pour aller travailler dans la sucrerie de la ville voisine. Lors d'une séance de travail, il a organisé des groupes, répartis dans sa classe et la bibliothèque. Il va de l'un à l'autre. À un

moment, il entend du bruit, à côté. « Je tourne le dos et ils en profitent pour me mettre le souk ! » il se dit. Il arrive, prêt à secouer les prunes aux gamins, et il les trouve en pleine controverse, occupés à un jeu de rôle qu'ils ont organisé.

Lui : « Qu'est-ce que vous fabriquez ? »

Eux : « On cherche les mots, maître, pour voir ceux qui vont le mieux. Comme Jacques nous faisait faire quand on trouvait pas. »

Alors là, l'ami, pardon ! Quand tu reçois une confiance pareille, les frissons te descendent du cervelet jusqu'aux fesses. Sur la terre que tu asensemencée, les graines ont donc germé, et les plantes s'épanouissent déjà avec un parfum que tu voudrais humer jusqu'à t'en écorcher les muqueuses. L'indicible caresse de l'averse tiède un soir de canicule ! Tu n'en reviens pas. Tu as du mal à y croire. Tu n'en es pas à ton premier témoignage, pourtant. Mais celui-ci, les dépasse tous. « Alors, même ça, c'est possible ? » tu penses. Merde alors !

Et te voilà parti en vrille, façon rumination intense, qui te fait reconstruire le monde, seul, au volant de ta bagnole, avec pour seuls témoins d'anonymes voisins d'embouteillage qui ne risquent pas de trahir tes élucubrations.

Mais l'enthousiasme est vicieux. Le froid du réel me cueillait généralement après ces brèves périodes d'exaltation, où j'avais

justement des raisons d'être satisfait de moi.

— Hé, t'emballe pas, garçon ! Insignifiant, tout ça !

Et bing ! le coup de blues. Le vent du large tombait et cela durait. Des jours mesquins de minimum vital, avec les calamiteux « *Qu'est-ce que tu te compliques la vie ? Fais-en pas plus qu'on t'en demande, point barre !* » comme ligne de conduite. J'évitais de croiser mon reflet à tout prix, même dans les flaques. Je traînais les pieds, je m'économisais avec honte et culpabilité, respirais avec parcimonie, comme un emmuré dont la réserve d'oxygène est comptée.

Au bout d'un moment, Dieu merci, j'étouffais et je cherchais le grand air coûte que coûte.

Les bilans cristallisent toutes ces questions, toutes ces contradictions. C'est pourquoi je les évitais chaque fois que je pouvais.

Les échanges avec les enfants me convenaient mieux. Voici un extrait de ceux qui ont clôturé un travail d'une année avec une classe de cours moyen.

L'histoire dont il est question ici, avait été écrite à trois ; deux classes et moi, selon le principe suivant d'écriture tournante : j'écrivais le premier chapitre, je l'envoyais à la classe 1 pour qu'elle écrive le deuxième chapitre. Celle-ci faisait

suivre à la classe 2, qui m'adressait son travail pour que je le poursuive avec le quatrième chapitre. La classe 2 prenait la suite pour inventer le chapitre 5, puis passait à la classe 1, qui m'envoyait son chapitre 6 pour que je rédige le septième, retourné alors aux deux classes qui produisaient chacune leur fin. Ainsi, chaque contributeur écrivait trois chapitres de l'histoire qui en comptait huit. Pour que le système fonctionne correctement, les périodes d'écriture devaient être rigoureusement planifiées et cette organisation respectée, ce qui n'allait pas toujours de soi.

Particularité de ce projet : les échanges se faisaient par messageries. Le haut débit n'existait pas encore et les modems étaient assez extravagants. Mais quelle souplesse par rapport aux moyens de transmission utilisés au cours des années précédentes : le fax (les écoles engagées dans ces projets n'en possédaient pas forcément et utilisaient celui de leurs mairies, aux heures d'ouverture) et le rudimentaire minitel, aussi performant qu'une hache en silex en compétition avec à une tronçonneuse.

Ce projet, organisé avec l'IUFM de Melun, s'était développé dans le cadre d'un échange de plusieurs classes de Seine-et-Marne, avec des écoles françaises de San Francisco et de Palo Alto. L'écriture de ces histoires nourrissait les nombreux échanges, qui préparaient la rencontre des correspondants

Français et Américains, aux Etats-Unis.

Courriel de l'institutrice¹ après l'envoi de ma dernière contribution, qui devait permettre à la classe d'écrire la fin :

le 6 mai 1998

Cher Jacques,

Merci pour cette superbe suite qui cadre remarquablement avec ce que les enfants avaient espéré. Je suis toujours surprise (très agréablement, rassure toi), par la faculté d'adaptation dont ils font preuve. Toi et eux fonctionnez sur le même schéma : ils se sont imprégnés de tes ouvrages et avec l'écriture, ont assimilé et sont devenus capables de concevoir des tournures de pensée et même de style (ou presque) qui leur étaient totalement hermétiques en début d'année.

A présent, lorsque je leur conseille de se passer le film de l'histoire ou de "rentrer dans l'histoire" à la manière de Marie Poppins et des enfants qui entrent dans le tableau pour le vivre, ils comprennent. Merci ! Ils rédigent tous avec plus de facilité et dans la petite auto évaluation de leurs progrès ou difficultés que je leur ai demandé de faire, tous mentionnent leur aisance

¹ Fabienne Dachet, alors institutrice à l'école de Germigny l'Evêque. Site internet : <http://imagesetlangages.fr/lecteur/Default.htm>

à trouver des idées, à se mettre maintenant à la place des personnages ou à commencer une histoire ; certains sont tout contents aussi de pouvoir faire de « belles phrases longues » ou des phrases « riches ». Un élève en difficulté écrit même qu'il a plus de facilités à lire « mes je lit toujoure pas tro bin » (pour lui c'est un énorme progrès et j'en suis toute attendrie).

Quant aux difficultés qu'ils ont conscience d'avoir, elles concernent surtout l'emploi d'expressions de sens figuré et les « connaissances nécessaires à la maîtrise de la langue » qui notamment relèvent de la conjugaison : nous avons encore un peu de travail !

Pour évaluer leurs progrès effectifs et vérifier la « vision qu'ils avaient de leur performances », je leur ai demandé d'imaginer le retour du Petit Prince (ouvrage étudié en lecture suivie) sur sa planète. Les résultats ont dépassé mon attente, il faudra que tu lises cela (peut-être que Georges t'en parlera) : si l'expression est parfois maladroite, on retrouve dans tous les textes, la profondeur des sentiments et des idées développés dans l'ouvrage de Saint Exupéry.

Tout cela pour te dire que beaucoup de chemin a été parcouru grâce à toi et à ce projet depuis le début de l'année.

Amitiés,

Fabienne

Réactions des enfants une fois le travail terminé :

le 25 mai 1998, 11h09

Cher Jacques,

C'est toujours un peu triste de parler de fin pour une histoire, même si elle se termine bien. Comme je te l'avais annoncé dans un précédent courrier, les enfants ont choisi de proposer plusieurs conclusions selon l'humeur des lecteurs : je t'adresse donc les trois textes ainsi que des propositions de titres.

Les enfants sont à la fois heureux, fiers du résultat et un peu désemparés (ils m'ont demandé ce qu'on allait faire maintenant !). Alors, pour continuer le rêve, ils peaufinent les illustrations (c'est très touchant).

Mais, je leur laisse la parole...

(Comme le nouveau modem de l'école se fait toujours désirer, j'envoie leurs messages de chez moi).

Amitiés,

Fabienne

Cher Jacques,

Salut, c'est nous les Germignons, ça nous a plu d'écrire une histoire avec toi. L'histoire nous a appris beaucoup de

choses, maintenant ça va un petit peu mieux en vocabulaire,
en conjugaison et en expression écrite.

L'amitié nous a beaucoup appris aussi.

Au revoir Jacques, Julien et Jérémy.

Nous avons bien aimé l'histoire qu'on a écrite ensemble.
Nous aimerions que tu viennes à l'école la mardi 16 Juin à
19 h , comme ça on te verra et on pourra parler de notre
livre.

A bientôt,

Maxime, Nicolas, Clément.

Depuis qu'on a écrit l'histoire Cécilia et moi, nous dévorons
les livres. Ecrire avec toi nous a appris à nous exprimer
plus clairement, nous avons plus de facilités en français.
Nous espérons te voir le 16 Juin, car nous ferons une
petite fête pour présenter le livre et notre site internet aux
parents.

Au revoir et merci pour tous les conseils que tu nous a
donnés.

Gros bisous,

Jessica et Cécilia.

Nous avons terminé l'histoire et grâce à toi nous avons
beaucoup appris. L'histoire est superbe. Nous aimerions

*bien que tu viennes le mardi 16 Juin à 19 h à l'école voir le site . Nous avons aussi une petite surprise pour toi !
Merci de nous avoir aidés, gros bisous,
Solène, Margaux, Audrey.*

Nous vous envoyons les fins de notre histoire. Grâce à vous, j'écris beaucoup mieux et j'ai plus de vocabulaire. Avant que vous n'arriviez, j'écrivais déjà des livres sur le cahier de brouillon, c'était pas mal ; mais grâce à toi j'ai pu progresser. Ce fut un plaisir de travailler avec vous ; bref, l'histoire est géniale.

Pour fêter cet événement nous t'invitons le mardi 16 Juin à 19h dans notre classe.

Sois là au rendez vous ! nos parents y seront aussi.

Lola

Nous vous invitons le mardi 16 Juin à 19 h à l'école. J'ai eu beaucoup de plaisir à écrire, cela m'a plu. L'histoire se termine bien, enfin ça dépend de la fin qu'on choisit.

Grosse bise,

Cindy

Nous écrivons pour te dire que l'histoire que nous avons faite est assez réussie. Nous avons voté pour choisir les trois meilleures fins, c'était difficile. Nous avons eu de

bonnes notes en expression écrite et nous te remercions de nous avoir conseillés pour que l'on s'améliore.

Gros bisous,

Marina et Céline.

Notre histoire est terminée. Ce fut un plaisir de l'avoir écrite avec vous. Nous vous invitons le mardi 16 Juin à 19 h à une soirée Internet.

Grosses bises, au mardi 16

Sandra et Jérémie

C'est la première fois que nous écrivons une histoire avec un écrivain : c'était superbe, magnifique, joyeux...!

Grâce à vous nous avons beaucoup progressé en expression écrite, nous avons bien aimé le dernier chapitre que vous avez écrit. Quand nous avons commencé à écrire l'histoire avec vous, nous nous sommes beaucoup creusé la tête, c'était presque aussi palpitant que les aventures de Cui et Cru. Quelques fois nous avons eu des pannes, mais comme notre moulin ne manque pas d'eau, nous avons réussi à remonter le courant.

A bientôt, gros bisous !!

Morgane, Amandine et Fanny

PS : nous espérons que vous pourrez venir le mardi 16 Juin à 19 h à l'école !

Comme tu as pu le constater, les enfants t'invitent à la petite soirée "portes ouvertes" que nous organiserons le mardi 16 Juin à 19h. Georges sera présent : il se propose de te conduire si tu le désires. Ça nous ferait très plaisir que tu viennes.

Je te téléphonerai lundi pour confirmation.

Mon opinion sur leurs trois fins que les enfants attendaient :

Le 25 mai 98

Chers Julien et Jérémy, Chers Maxime, Nicolas et Clément,
Chères Jessica et Cécilia, Chères Solène, Margaux, Audrey,
Chère Lola, Chère Cindy, Chères Marina et Céline, Chers Sandra
et Jérémy, Chères Morgane, Amandine et Fanny,

Chers tous les autres,

Mes bien Formidables,

Bravo !

Vous avez su terminer l'histoire par une vraie fin et les trois
que vous proposez sont très justes.

Une vraie fin, c'est une fin qui, malgré sa grande
impatience d'arriver au terme du travail, n'oublie rien en route
et ferme l'histoire en apportant des réponses à toutes les
questions qui se sont posées au fil du récit.

Ainsi,

- vous n'avez pas oublié la rivalité initiale des deux oiseaux
et vous l'avez fait évoluer,

- vous n'avez pas oublié la truite,

- vous n'avez pas oublié que le lecteur, à la fin d'une
histoire, aimait continuer à rêver aux personnages, une fois la

dernière page tournée et vous avez su lui donner, dans votre façon de terminer, matière à rêver.

C'est très très bien tout ça. Que vous l'ayez compris en si peu de temps me rend très heureux et, si vous tous, pensez à me remercier de vous avoir aidés, je veux aussi vous remercier, du fond du cœur, de me montrer à ce point tout ce que notre travail commun vous a appris.

Je suis bien incapable de choisir, parmi vos trois fins, celle que je préfère. Dans toutes, des détails me retiennent.

Dans la première, j'aime beaucoup la façon dont l'arbre renaît. Il y faut les larmes de Cui. C'est un peu comme si les écailles avaient été deux graines de vie. Pour qu'elles germent, il leur manquait, comme à toutes graines, de l'eau. En l'occurrence, de l'eau d'émotion, de l'eau de tendresse et d'amour. C'est une très belle idée.

Dans la deuxième vous avez séparé les deux oiseaux. C'est ça qui me plaît. Que certains d'entre vous aient voulu leur redonner leur indépendance et montrer que la vie est parfois faite d'expériences très riches et très fécondes... mais qui doivent s'achever, c'est aussi une belle idée. Certes, on n'est plus du tout le même à la fin qu'au début et je vous souhaite,

dans vos vies, beaucoup de rencontres semblables à celles de Cui et Cru.

Les rédacteurs de la troisième fin, quant à eux, ont eu le courage de faire mourir l'arbre doré, l'initiateur de la grande aventure. Cette idée aussi est magnifique. La mort est inévitable. Même difficile, elle a besoin d'être regardée et acceptée pour être comprise. La mort, en effet, fait-elle tout disparaître ? Voyez nos deux oiseaux. Ne peut-on pas dire que l'arbre, d'une certaine façon, continue à vivre en eux ? Cet arbre leur a fait découvrir une force qui les habitait et qu'ils ignoraient posséder. Une fois cette force révélée, elle leur appartient, bien vigoureuse, tant qu'ils voudront s'en servir. L'arbre a accompli un beau travail en favorisant cette prise de conscience. Il peut s'en aller.

Mais, dès la première phrase de vos trois textes, j'avais senti que j'allais me régaler en vous lisant.

En effet, à la fin de mon texte, j'avais écrit que le vent qui portait les oiseaux était « favorable ». Je voulais ainsi vous suggérer de ne pas vous attarder à décrire le voyage de retour. De nouvelles péripéties étaient inutiles. Il fallait arriver vite à la dernière étape et prendre le temps de la traiter, sans aucune des pirouettes habituelles qui évitent les difficultés, du genre : on se réveille et on découvre qu'on a rêvé ; une baguette

magique, youpi ! a tout résolu par miracle etc... Cela, vous l'avez tous très bien compris et votre première phrase le dit.

C'est gentil de m'inviter à votre soirée de présentation du 16 juin, mais je ne pourrai pas être des vôtres. En tout cas physiquement, car je penserai à vous, c'est promis ! C'est comme ça. Ne soyez pas déçus et que cela ne vous empêche pas de bien expliquer à vos parents tout ce que vous avez su faire de beau. Prenez votre temps pour expliquer et soyez patients. Il y a des sujets devant lesquels les papas-mamans sont moins bien préparés que leurs enfants pour comprendre. L'internet, peut-être pas pour tous, fait certainement partie de ces sujets difficiles.

Grosses bises à tous

Jacques

Et puis, les enfants m'ayant offert un exemplaire de notre histoire, spécialement fabriqué, je les ai remerciés.

Le 11 juin 98

Mes gentils,

J'ai vu la maîtresse lundi. Elle tenait un paquet à la main. Drôle de paquet. Artisanalement fait : papier épais, consistant, rien à voir avec ces banals papiers cadeaux qui sentent leur production industrielle ; ruban solide, fabriqué pour la circonstance, ficelé par des mains qui n'avaient pas encore élucidé tous les mystères de la fabrication des noeuds...

Mais quand la maîtresse m'a tendu l'objet en me disant : « Tiens, c'est pour toi ! », je n'ai eu qu'une envie : ouvrir. En effet, je savais que vous étiez dans ce paquet et j'avais hâte de vous revoir.

Donc, j'ai fait glisser la ficelle, j'ai déplié le papier et je vous ai vus, tous : Clément, Marina, Amandine, Florent, Cécilia, Jérémy C, Solène, Céline, Matthieu, Cindy, Jérémy L, Jessica, Nicolas, Lola, Maxime, Margaux, Morgane, Jérémy P, Julien, Sandra, Fanny, Audrey, Jérémy V... Vous étiez tous là, dans le bel objet que je tenais dans les mains.

Je l'ai ouvert doucement, un peu feuilleté et vite, je l'ai refermé, replié dans son papier, entouré par sa ficelle, j'ai embrassé Fabienne en lui disant de vous embrasser pour moi - à moins que... je crois que j'ai commencé par embrasser Fabienne et que c'est seulement après que j'ai remballé le livre. Pour être sûrs, demandez confirmation à la maîtresse !-

En effet, je ne voulais pas l'examiner devant tous les gens qui nous entouraient, avec des curieux qui seraient venus voler un regard par-dessus mon épaule en disant : « C'est quoi ce truc ! Ah ouais, chouette ! C'est pas mal ! ». Je ne voulais pas risquer d'entendre des remarques banales à propos d'un objet qui ne l'était pas ! Et puis, quand on m'offre quelque chose, j'ai envie de me régaler avec et pour me régaler, il faut que je sois tranquille, pas dérangé par les enqueteurs, ou par les passants qui jettent leur coup d'œil sans s'attarder, en croyant tout comprendre.

Vous savez, moi, je pense qu'il faut s'émerveiller devant les choses merveilleuses, sinon, c'est comme si on les insultait.

Alors voilà ! Je voulais protéger ma joie, protéger votre beau cadeau d'amitié et j'ai attendu pour m'émerveiller, d'être tranquille, l'après-midi, dans mon bureau.

Et là, tout à loisir, j'ai feuilleté lentement, je me suis arrêté sur vos dessins et j'ai apprécié comme vous aviez bien marié différentes manières d'illustrer : vos découpages, vos coloriations, vos collages qui sont tous exécutés avec goût, sans parler de la poudre d'or sur le corps de la truite, dans le feuillage de l'arbre... Ouh là là qu'est-ce que je suis riche de tout cet or ! Pas riche d'argent, mais non ! Riche de votre plaisir que vous m'offrez. Dans cet or, il y a tout votre travail, vos recherches, vos efforts, votre envie d'inventer, de trouver des

solutions, de construire de belles phrases, d'élaborer une belle histoire. C'est vrai, croyez-moi, cette poudre d'or, ce sont vos yeux qui pétillent et vos belles qualités qui vous aident à grandir.

Alors merci ! Mille mercis dorés !

Je penserai bien à vous mardi soir et j'espère que vos parents seront aussi heureux que vous. Et comme vous penserez aussi à moi, je suis certain qu'il y aura entre votre école et ma maison un arc-en-ciel de pollen doré, libéré par le feuillage de l'arbre de notre histoire qui continue à vivre.

Je vous embrasse très fort en commençant par Clément, puis Marina, puis Amandine, et Florent, Cécilia, Jérémy C, Solène, Céline, Matthieu, Cindy, sans oublier Jérémy L, ni Jessica, Nicolas, Lola, Maxime, Margaux, Morgane, et encore moins Jérémy P, Julien, Sandra, Fanny, Audrey, ni Jérémy V qui s'est caché sous la table de l'ordinateur.

Jacques

Cette année-là, les enfants et moi ne nous sommes jamais rencontrés.

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com

www.jacquescassabois.com © Droits réservés